

# WEE!

Électro instrumentale  
Chanson | Électro

## Lucie Antunes + Léonie Pernet

Confort Moderne  
De 3,50€ à 17€  
Durée : 45 min + entracte + 1h



Percussionniste renommée —  
Aquaserge, Yuksek — Lucie Antunes  
ouvre clairement ses horizons avec son  
nouvel album *Carnaval*, opus libre et  
sauvage. Des morceaux taillés pour la  
danse qui célèbrent un carnaval  
foisonnant dans lequel se côtoient  
percussions, volutes électroniques et  
synthétiques.

Multi-instrumentiste aventureuse,  
percussionniste classique, Léonie Pernet  
avait déjà fait sa place avec *Crave*, album  
électro-pop racé au chant anglais. Avec  
*Le Cirque de consolation*, elle élargit un  
peu plus son spectre esthétique et passe  
au français. Ses trames coldwave se  
réchauffent de rythmes gnawas, de  
teintes cuivrées et de percussions  
africaines. Une musique dense et  
dansante.

jeu 26 jan  
21h

### Pass Léonie Pernet/Lucie Antunes + Arnaud Rebotini

plein tarif : 28€ | Carte Culture,  
demandeurs d'emploi : 18€

Cinéma

## Lunettes Noires

Dario Argento

TAP Castille  
De 3€ à 5,50€  
4€ sur présentation d'un billet WEE!

Retour au giallo à 80 ans passés pour le  
maître du frisson italien ! Dario Argento  
revient avec une œuvre parfaitement  
inscrite dans l'ère post #MeToo et  
toujours cette attention particulière  
portée à la bande-son pour laquelle il  
s'attache cette fois les services d'Arnaud  
Rebotini. Côté pitch : la lutte terrifiante  
d'une prostituée et d'un jeune Chinois  
pour se débarrasser d'un tueur en série.

ven 27 jan  
18h15

Avant-première en présence d'Arnaud  
Rebotini

Électro

## Arnaud Rebotini

TAP théâtre  
Concert debout  
De 3,50€ à 23€  
Durée : 1h15



Le pionnier de la techno française des  
années 90 est de retour avec un album  
qui n'est pas une B.O. de film ! Après  
avoir composé celles de *120 battements  
par minute* et du dernier Dario Argento,  
*Lunettes Noires*, Arnaud Rebotini  
retrouve son poste derrière sa batterie  
de machines et synthés pour un son  
électro analogique savant et hypnotique,  
reconnaisable entre mille.

ven 27 jan  
20h30

DJ set électro

## Margoulin Crew + Jamz Supernova

Rectangle

TAP  
De 3,50€ à 9€  
Gratuit avec la Carte Culture ou sur  
présentation d'un billet Arnaud  
Rebotini  
Durée : 3h30



Le collectif poitevin Margoulin Crew  
ouvre la soirée crescendo techno pour  
vous échauffer et déglinguer vos oreilles  
et vos pieds. Avec pas moins de 6 Boiler  
Room à son actif et des passages sur le  
dancefloor des festivals mythiques Sónar  
ou Glastonbury, Jamz Supernova promet  
un set énergique aux sonorités UK funk,  
dancehall, hip-hop et trap.

ven 27 jan  
22h

Électro instrumentale

## Tancade

Gaspar Claus

Sieste électronique

TAP auditorium  
Concert allongé ou assis  
De 3,50€ à 9€  
Durée : 50 min



Tancade, c'est la plage libre et sauvage  
de Banyuls qui hante le premier disque  
du violoncelliste Gaspar Claus et cette  
sieste électro, toute en vagues et ressac,  
sons moelleux et tempêtes ardentes. Un  
périple doux et dépaysant, à savourer les  
yeux fermés.

sam 28 jan  
15h + 17h

THÉÂTRE  
AUDITORIUM  
POITIERS  
SCÈNE  
NATIONALE

# TAP

## Chanson

# Bertrand Belin

## + Fredrika Stahl

jeu 12 jan  
19h30

TAP théâtre

Durée : 40 min + entracte  
+ 1h20



Merci de partager notre vigilance et de prévenir le personnel du TAP si vous remarquez objet ou colis suspect.

Accueil-billetterie

6 rue de la Marne  
T. +33 (0)5 49 39 29 29  
lun – ven : 13h – 18h30  
Fermé les samedis des vacances scolaires

Le TAP est financé par Grand Poitiers, la Ville de Poitiers, le Ministère de la Culture - DRAC Nouvelle-Aquitaine et la Région Nouvelle-Aquitaine.  
L.E.S. PLATESV-R-2022-006391, PLATESV-R-2022-006393, PLATESV-R-2022-006395

Plus d'infos

tap-poitiers.com



Restauration : le bar de l'audito

1 heure avant, 1 heure après, et pendant  
l'entracte, Cisou et François du Dit-Vin vous  
proposent un service de bar et de petite  
restauration.

Production W Spectacle

Bonilait, membre ami, fait partie du Club de  
mécènes du TAP.



**Fredrika Stahl**

40 min

voix, piano

**Fredrika Stahl**

**Entracte**

15 min

Le bar est ouvert

**Bertrand Belin**

1h20

voix, guitares

**Bertrand Belin** percussions, claviers, chœurs

**Sorie Bangura** claviers, basses, chœurs

**Thibault Frisoni** claviers

**Jean-Baptiste Julien** guitares

**Julien King Omé** batterie, machines

**Sylvain Joasson**

# Fredrika Stahl

## Natten

C’est sans doute l’album du tournant pour Fredrika Stahl, artiste multifacettes qui propose aujourd’hui son disque le plus personnel, façonné tout au long des heures suspendues de la nuit. Fredrika Stahl continue à assembler les briques d’une œuvre durable, profonde, délicate. Et à se réinventer. Dans son nouvel album, *Natten*, elle fait à nouveau la démonstration de son talent protéiforme d’auteurice, de compositrice et d’interprète. Après deux albums à explorer les méandres du jazz vocal dans la plus pure tradition du genre (*A Fraction Of You*, 2006 et *Tributaries*, 2009), Fredrika Stahl entame un virage résolument pop avec *Sweep Me Away* en 2010 et le succès de la comptine *Twinkle, Twinkle Little Star*. Dans son troisième album, elle sort des sentiers tous tracés et des codes quelque peu rebattus du genre pour affirmer un univers plus personnel, évolution confirmée par le très léché *Off To Dance* en 2014. C’est justement en 2014, alors que sortait ce quatrième album, qu’un nouveau virage eut lieu. Fredrika Stahl, qui avait eu vent du projet de documentaire *Demain* de Cyril Dion et Mélanie Laurent, composa une chanson, inspirée par le thème du film : *The World to Come*, puis la musique d’*Après demain*, réalisé pour France 2. Elle reçut pour ce film et le précédent le Grand Prix SDRM de la B.O. de documentaire. Cette liberté aventureuse a laissé des traces. Fredrika Stahl ne veut plus être enfermée dans un personnage ni dans des formats bien calibrés. *Natten* (nuit en suédois) est la concrétisation de cette nouvelle étape. Assurant elle-même la production du disque en compagnie du réalisateur Clément Ducol, elle y a développé toute la diversité de son talent et ce, après la tombée du jour. Comme elle le confie elle-même, ce moment privilégié entre deux journées, entre deux mondes, est celui où elle peut « entrer en elle » le plus facilement. Aller puiser dans la mélancolie,

dans l’intimité et transformer cette matière en mots et en musiques. Fredrika Stahl vient d’un monde bipolaire, où le jour et la nuit durent des semaines. De son pays natal, elle a gardé cette habitude d’introspection lorsque le soleil disparaît et a reconstruit ce mouvement, chaque jour qui passe. Sa voix s’est affirmée, débarrassée des artifices, elle ne flotte plus, elle s’est enracinée. Comme elle le chante dans le magnifique *Static Cellophane*, « a new beginning is needed ». Qu’il s’agisse de se glisser tout en douceur sous les *Bed Sheets*, bercée par des harmonies qui rappellent parfois Asgeir ou Billie Eilish, d’être portée par la grâce d’*Electric*, de faire un petit détour par les plaines glacées dans *The Razor’s Edge* aux accents Roveriens, mêlant les envolées vocales d’une Kate Bush, la dream pop à la Bat for Lashes ou The Dø et l’élégance musicale d’une Agnès Obel, Fredrika Stahl nous entraîne dans des univers à la fois mystérieux, épiques, romantiques, parfois traversés de lumière, de douceur… Dans le clip de son premier single *Rescue Me*, ôde naturaliste, elle nous emporte par sa puissance mélodique et vocale tapissée d’une pop tribale tout en tension et délicatesse. Cerise sur le gâteau, le très beau duo avec Dominique A, intitulé *Finalement la nuit* (une des rares fois où Fredrika Stahl chante en français). Cette rencontre mêle sensualité et mystères crépusculaires. Encore une histoire de lumière et quelle lumière. À chaque nouvel album, on découvre chez la discrète Fredrika une sincérité bouleversante, une ferveur et une fantaisie qui n’ont pas fini de nous faire chavirer.

# Bertrand Belin

## Tambour Vision

Être au monde. Comment se fait-on à l’idée d’être ici-bas, soumis aux aléas d’une existence plus surprenante que nous ? Être au monde, flanqué d’une altérité avec laquelle on doit composer, pour le meilleur et pour le pire. C’est ce que raconte le septième album de Bertrand Belin. Antidote idéal à nos angoisses, nos solitudes, mixture hybride de pop francophone incitant à l’ivresse des sens et des luttes. Remède à la banalité actuelle, car refusant toutes contraintes. Droit à l’âme, ce *Tambour Vision*, confectionné dans le Home Studio de Bertrand Belin, en banlieue parisienne, de janvier à octobre 2021. Un album tout en contrastes, aussi bien sonores que sémantiques. Les boîtes à rythmes nous saisissent, la guitare se fait plus discrète tandis qu’un Mellotron, avec son souffle et ses défauts, se distingue parmi les autres claviers. D’où le vent et le cuirré. Un son instantanément familier. Et une appréhension libre du classicisme. La pulsation remplit tout. Comme un groove insidieux qui « va directement aux muscles », qui va prendre toute son ampleur sur scène. *Tambour Vision* appelle à la danse, ce « poème ininscrit ou détracé » d’après un Alain Badiou commentant le Zarathoustra nietzschéen, qui ne croirait « qu’en un dieu qui sait danser ». D’ailleurs, l’une des variations de son champ lexical touche au liturgique : la messe, la prière… En évoquant la longueur de l’Angélus comme du phallus, Belin remet en question des crédos sexistes. Mais en se montrant plus espiègle qu’iconoclaste. *Tambour Vision*, sans qu’ils n’aient grand-chose à voir, ces deux mots vont très bien ensemble. Tambour, car le morceau-titre homonyme présente l’objet qui va taper le plus fort, entraînant derrière lui une procession envoutée au fil de ses humeurs. Vision, parce que ce mot a jadis eu ses heures de gloire, tout au cours du 20<sup>e</sup> siècle, avide de nouvelles technologies. C’est du côté de la New York des années 70 qu’on doit rechercher certaines références

du disque, du côté d’Alan Vega ou des Talking Heads menés par David Byrne, autre grand amateur de percussif. Mais Belin a également écouté Alex Cameron ou Art Feynman, qui intègrent à leur sauce contemporaine, volontiers minimale, un peu du rockabilly mordant des fifties. Inauguré par l’existentialisme épuré de *Carnaval*, *Tambour Vision* s’amuse de *L’Ordre des choses* avec des riffs vénéneux, demande « la paix de ses nerfs » sur *Alléluia*, manipule la scansion ironique de *National*, la pop organico-robotique dans *Lavé de tes doutes* ou l’up tempo hypnotique sur *Pipe*. *Maitre du Luth* ferme la marche… *Que dalle tout*, lui, rappelle à quel point notre classe sociale nous conditionne jusqu’au dernier souffle, quelle que soit notre évolution. Car, on le sait, la politique va de pair avec l’intime. Avec *Marguerite*, on retrouve également la poésie narrative chère à Leonard Cohen. Dans la ballade en suspension *La Comédie* se font entendre les influences jazz et le souffle à la fois tragique et distancié du David Bowie de *The Next Day*. « Je suis une machine à traiter mes obsessions, afin qu’elles soient à la fois porteuses de sens et qu’elles s’introduisent dans un système plastique qui se réfère à la musique pop », résume Belin. Ainsi, les mots sont réduits à leur substantifique mœlle, sublimés, affranchis de leur perspective originelle. Ils ravivent le désir de vouloir vivre non seulement avec soi-même mais aussi avec les autres. Cet art de la situation, ces personnages truculents habitent chacune des onze pistes de *Tambour Vision*, construisant un propos profondément universel car accessible à tous, mué par une économie des mots qui a rarement été aussi performante qu’ici. C’est dans les grands mythes, les petits rituels ou un gimmick rock qu’on peut guérir (ou du moins apprivoiser) sa vulnérabilité.